

Intervention aux « conclusions des groupes de travail » (matin), parue dans les Lettres de l'École Freudienne, 1975, n°15, pp. 235-244.

[...]

⁽²³⁵⁾M. LACAN – Quand j'ai pris la parole avant hier, j'ai dit que ce congrès m'avait inspiré de ne pas y faire le discours de conclusion qu'il est devenu coutumier de m'imposer, en quelque sorte, et que ce que j'avais voulu, c'était y contribuer, seulement contribuer ; au nom de quoi je vous ai fait part de ce qui on ne peut pas dire était la pointe de ma réflexion, mais enfin qui était, disons, ma dernière production.

Je me trouve bien sûr en position malgré tout de dire ici un mot qui se présente comme un point ; je voudrais bien que vous considériez que ce point n'est pas un terme.

Il a été mis en avant un certain nombre d'émissions dont ne me paraît pas négligeable que parmi elles ait été brandie la grande motte fondamentale de la connerie. Comme il y en a beaucoup, le plus grand nombre, qui n'ont pas assisté à mes premiers séminaires, je me permettrai de rappeler ceci que, dans mes toutes premières adresses à ce que je dois bien appeler mon public, j'ai averti que la psychanalyse est un remède contre l'ignorance ; elle est sans effet contre la connerie. C'est véritablement là quelque chose de fondamental. Nous n'apportons nulle sagesse ; nous n'avons rien à révéler. C'est à nous en tant qu'analyste qu'il se révèle quelque chose, quelque chose qui a ses limites. Et la limite qu'impose la connerie, comme je viens de le dire, nous ne la franchirons pas.

Ce qui nous intéresse n'est pourtant nullement cette limite. Cette limite est constituée par la fonction que j'ai qualifiée de l'imaginaire, et les seules limites qui nous concernent sont trouvables dans la fonction du symbolique, c'est-à-dire ce que j'ai défini comme étant le langage. C'est en ce sens que j'ai repéré la fonction du discours. Le discours tel que je l'ai défini est quelque chose par quoi, il faut le dire, tout ce qui est du lien social est supporté. Il n'y a pas d'autre lien entre ces êtres ; nous sommes habitués à les considérer comme des vivants, mais il n'est pas si sur que ce soit ce qui les définit effectivement – on parle beaucoup, on parle à tort et à travers d'instinct de vie et, comme on s'exprime, d'instinct de mort ; la liaison certaine, manifeste, entre la reproduction sexuelle et la mort est patente ; à ce titre, la question de savoir ce qui préside à la reproduction, ce qui se situe dans le germe par rapport à ce qui se produit dans le soma, est primordiale ; que ce soit la vie qui soit présente dans le germe reste absolument ambigu ; pourquoi pas aussi bien la reproduction de la mort ? C'est à ce niveau que dans toute espèce sexuée se situe la question ; et cette question, je ne la pose que parce que s'il y a quelque chose que l'analyse nous permet d'affirmer, c'est que ce lien, cette connexion entre ce qu'il en est du sexe et ce qu'il en est de la mort, c'est très précisément ⁽²³⁶⁾autour de quoi nous pataugeons sans cesse. Si nous ne nous sortons pas de cette pseudo-antinomie de la vie et de la mort, nous n'avancerons en rien. Ce sont là des termes qui n'ont qu'un poids de pure fascination, et c'est la fascination où nous tombons sans cesse quand nous entendons présentifier l'un ou l'autre de ces deux termes : la vie d'une part, la mort de l'autre.

Il faut nous méfier d'avancer jamais en quoi que ce soit, tout au moins jusqu'à maintenant, quelque chose qui aille plus loin que ce qu'en a reconnu Freud, nommément dans *l'au delà du principe du plaisir*. Il a dit, au moins pour un temps, le maximum de ce qui peut se dire. Méfions nous donc chaque fois que nous nous avançons jusqu'à manier, souvent sans prudence, ces termes. C'est ce qui m'a semblé, chaque fois qu'au cours de ces entretiens le terme de mort a été avancé, ressortir de l'emploi qui en a été fait ici en plusieurs occasions.

Que nous n'en soyons, pour nous, à rien de plus saisissable que l'angoisse de castration, c'est certain. Quand nous tentons d'aller au delà, nous glissons, parce qu'à la vérité, nous ne rencontrons, dans notre expérience, en tant que limite de la connerie, rien qui relève proprement d'une appréhension comme telle de la mort.

Que notre vie soit mortelle, c'est proprement ce qui la constitue. Il n'y a pas un seul instant de notre vie que nous ne vivions en tant que mortels, et s'il y a quelque chose qui

serait assurément destiné à provoquer une angoisse à proprement parler, indescriptible, c'est si nous savions que nous ne mourrons pas. Quelqu'un qui serait condamné à la vie éternelle, essayez un instant de vous mettre dans sa peau, avec ce que vous êtes capables de supporter d'affects, et dites moi si ce serait même un instant supportable.

On m'a posé entre autres une question – la seule à laquelle je me propose de répondre – la question de savoir si à chacun de ces discours que j'ai proposés comme appareil de repérage dans ce qu'il en est de la diversité des liens sociaux, répondait une logique différente. Je réponds oui. Dans ce que j'ai voulu offrir comme support de ce qui s'utilise du langage pour constituer les liens sociaux, dans cette espèce d'être qui parle, c'est assurément d'une différence radicale entre chacun de ces discours et les discours connexes que j'ai voulu parler. Et je pense qu'il n'y a pas un seul instant de notre expérience qui ne le confirme.

Il est certain que ce qu'entraîne la catégorisation de ces discours comme tels est quelque chose qui n'a été possible qu'à ⁽²³⁷⁾cause de l'entrée en jeu du discours analytique. S'il n'y avait pas le discours analytique, rien ne pourrait être confirmé de la diversité des trois autres. Il n'y a là que l'effet d'une émergence historique, c'est à savoir de ce qui, de par Freud, a émergé d'un lien nouveau, je dis nouveau en tant que c'est une émergence ; il est certain que ce n'est pour rien que Freud n'a pu trouver ce mode majeur d'articuler un certain nombre de choses que chez les présocratiques ; c'est un terme qui n'a en lui-même aucune valeur : les présocratiques, par définition, ne témoignent pas d'une école, d'une unité de pensée ; ils témoignent certainement, comme bien d'autres, comme d'autres traditions, comme la tradition taoïste par exemple, des premiers efforts de formulation des rapports de notre être avec ce dont nous sommes doués, à savoir le langage.

Si j'ai fait hier référence à Héraclite, référence à laquelle quelqu'un a bien voulu rendre hommage, dans l'intervention qui a été la mienne (car il n'y a pas que celle que, je pense, la plupart de ceux qui sont là ont entendu ici avant hier, hier je suis intervenu, et très précisément sur la passe, ce que j'ai dit, je l'espère, a été enregistré, et je serais pour que ce soit assez publié pour que chacun puisse en prendre connaissance) si j'ai fait référence à Héraclite, et ce n'est pas bien sûr la première fois que je me supporte d'un de ces thèmes qui nous sont restés, uniquement par la voie de citations qu'on trouve par ci par là dans les Pères de l'Église, pourquoi est-ce que ce sont ces petits morceaux là qui nous en restent ? Ce n'est certainement en tout cas que l'effet d'un malentendu ; au point où en étaient les Pères de l'Église, ils pouvaient brandir quelques morceaux de ce qui pouvait passer pour un écho de sagesse d'ailleurs perdues dans leur temps, les Pères de l'Église sont tous sans exception sous le coup de ce brassage judéo-païen, disons, dont la culture grecque de leur époque faisait son régal, et en tant que les Pères de l'Église étaient sous le coup de ce brassage justement qualifié d'hellénistique, ils étaient déjà dans un temps où tout ce qui pouvait leur rester, avoir poids d'une sagesse dite présocratique, tout cela était pour eux déjà perdu.

Ce n'est pas pour essayer de trouver un parrainage en ces sagesse à nous maintenant inaccessibles, c'est pour autant que, à tel ou tel de ces fragments émergés, nous pouvons, nous, redonner un sens qui s'inscrit d'une expérience actuelle.

Nous sommes de notre temps. J'avais un ami autrefois qui produisait comme *Schlagwort*, comme mot d'ordre : « Soyons fortement contemporains ». Croyez-moi, c'est un bon aphorisme. Soyez d'autant plus fortement contemporains que vous n'avez aucun autre recours. Ce qui n'est pas de votre expérience, c'est ⁽²³⁸⁾perdu, perdu une bonne fois pour toutes. Nous ne sommes même pas foutus, sauf quelques personnes qui ont une petite boussole dont ils savent qu'elle ne les trompe pas, nous ne sommes dans l'ensemble, et tout à fait spécialement au niveau du discours universitaire, même pas capables de comprendre ce qui s'est passé au temps dit de la Renaissance, Renaissance voulant dire renaissance de cette culture hellénistique en tant non pas que nous ayons jamais eu autre chose, mais en tant que cette culture hellénistique avait pris certaines formes que nous qualifierons

d'ossifiées. Mais ce qui en était ossifié s'est avéré à l'usage être de beaucoup plus de poids pour ce qui est de ce qui nous est dans nos liens sociaux accessible, que cette pseudo-Renaissance dont la caractéristique est qu'elle s'est mise très vite à clapoter.

Nous sommes actuellement beaucoup plus près de la vieille scolastique et tout un chacun en fait un usage infiniment plus prégnant que de tout ce qui a pu se fomentier d'imaginaire au moment de la Renaissance, qui, toute Renaissance qu'elle se soit prétendue, ne me paraît pas, hélas, avoir plus fait que de faire renaître une poussée évidente quoique floride de la connerie.

Il s'agit pour nous, analystes, de faire tout autre chose que de rester dans cette scolastique qu'on avait prétendu revivifier. Le surgissement dans ce 19^{ème} siècle, qui n'est pas si stupide qu'on l'a dit, d'une logique d'une structure totalement différente, la logique mathématique, est ce sur quoi nous avons à nous régler. Faire la logique mathématique de ce qu'il en est du discours analytique, c'est là, que nous le voulions ou pas, ce à quoi nous sommes appelés.

Faire la logique du discours analytique, c'est à partir de là que la logique des autres discours peut être revivifiée. Bien entendu, en cette occasion, nous devons être plus prudents qu'en toute autre ; ce que nous ne pouvons pas avancer en toute certitude, il vaut mieux se le garder. Il vaut mieux laisser les choses mûrir avant que d'avancer ce qui naturellement ensuite sera brassé dans toutes sortes de citations qui consisteront à vouloir situer la pensée d'un auteur, comme je le disais quelque part au cours de cette année : d'un auteur-stop ! Car qu'est-ce qu'il y a de plus commode que d'avoir un auteur pour vous véhiculer un petit bout du chemin ? Il est certain que moi comme tout le monde, on se sert de moi comme d'auteur-stop. Cela ne veut absolument pas dire d'ailleurs que, comme le disait quelqu'un ce matin, j'aurais à me considérer comme entouré de perroquets. Ce n'est absolument pas mon sentiment. Ce n'est pas parce qu'on s'empare ou qu'on use de mes formules que je considère que quiconque puisse être taxé de psittacisme. Il me ⁽²³⁹⁾paraît au contraire très frappant que, si ces formules qui ne sont pas toujours spécialement maniables, on les répète, c'est pour autant que tel ou tel, celui nommément qui les énonce, y trouve appui un petit moment pour faire le voyage, se l'abrèger et ne pas l'avoir tout entier dans les pattes.

Alors à cet égard, je ne subirai que le sort commun en servant à l'occasion d'auteur-stop, et pourquoi pas. Il s'agit simplement de savoir comment, cette formule, on la comprend, et si on s'aperçoit de ce qu'elle indique vraiment comme direction. Qu'il puisse y avoir des déviations de ce que je peux appeler la doctrine – pourquoi je ne l'appellerais pas ainsi, si je me suis donné tant de mal à la fabriquer et à la garder pour moi quelque fois pendant des années, pour être devenu aussi vieux que ça finit par m'arriver, au moment où on commence à s'en servir, c'est bien quand même pour quelque chose, et je ne vois pas pourquoi on ne se servirait pas, à condition qu'elles soient littérales, de mes formules. C'est d'ailleurs quelque chose qui n'est pas du tout obligé. Qu'on en trouve d'autres, qu'on trouve un autre chemin, un chemin meilleur, un chemin plus rapide, mais je ne demande que ça ! Si de mon temps quelqu'un avait trouvé la voie éclair, c'est le cas de le dire, pour parvenir à ce à quoi je suis parvenu, s'il y a quelqu'un que ça aurait soulagé, ç'aurait été bien moi. Mais moi, je n'en ai pas trouvé de meilleure.

Mais si je n'en ai pas trouvé de meilleure, ce n'est pas du tout en raison de ce qu'on appelle quelquefois mon génie. J'ai bien averti les personnes qui se servaient de ce mot à mon propos que c'était pour moi une forme de diffamation. À la vérité, je ne dois rien à mon génie, il est aussi con que les autres. Je dois quelque chose au fait que j'ai glissé, que j'ai été aspiré par ce vide finalement que nous présentifie le discours analytique. J'étais psychiatre. J'ai fait une thèse où il se trouve – à cet âge tardif, car ma thèse est de 1932, vous vous rendez compte, en 1932 j'avais déjà 31 ans – que j'ai été aspiré par cette thèse qui ne se soutenait, on me l'a reproché, parmi les gens qui faisaient partie des examinateurs, qui ne se supportait que d'un seul cas ; elle ne se supportait que d'un seul cas parce que, à

propos de ce cas, j'ai considéré que j'avais fait le tour de tout ce que je pouvais avancer d'une forme clinique – je vous le répète, j'étais psychiatre – que j'avais isolée et sur laquelle je n'avais rien de moins que 30 à 35 observations. Ces 30 à 35 observations sont toujours dans mes coffres, et je considère que si j'ai pu dire à propos du cas Aimée ce qui relevait de cette forme qui s'appelle la paranoïa d'autopunition, parce que je l'ai nommée ainsi, si j'ai pu avec le cas Aimée dire tout ce qu'il y avait à en dire, à dire de sa logique, car déjà là se dessine cette distinction ⁽²⁴⁰⁾ fondamentale de l'imaginaire, du symbolique, et si ce n'est que peu à peu que j'ai laissé mûrir cette catégorie que je spécifie du réel comme étant ce à quoi seulement nous pouvons parvenir par la voie de la logique, je trouve que j'étais légitimé à offrir ainsi ma thèse.

Cette thèse, normalement, puisque c'est ainsi que cela se définissait, dans un temps meilleur où l'université n'était pas destinée à ne produire que des effets tout justes bons à jeter à la poubelle, à savoir où le principe est bon de ne pas se fendre de payer quoi que ce soit qui s'appelle un livre si on est averti à l'avance que c'est une thèse, on peut être sûr que le livre est mauvais, c'est tout au moins le résultat de l'expérience de mon cher ami Safouan qui m'en a fait récemment la remarque ; ce n'est pas moi qui la lui ai suggérée, parce qu'à vrai dire je n'ai pas à faire part de conseils de prudence aux acheteurs en librairie ; qu'ils fassent ce qu'ils veulent, et après tout, même dans une thèse, on peut trouver dans un petit coin quelque chose qui en vaut une autre.

Alors j'ai fait cette thèse. Faire une thèse, ça devrait vouloir dire ce que ça veut dire quand ça se manifestait par quelque chose d'affiché, je veux dire un certain nombre de formules : qu'est-ce que vous avez à dire là contre ?

À notre âge, à notre époque, nous ne sommes pas récompensés dans ce genre. Personne n'a jamais rien dit contre ma thèse, vous me direz peut-être simplement parce qu'on ne l'a pas lue, mais ce n'est pas vrai. Ma thèse est en tout cas bien logée quelque part, parce que personne ne la retrouve plus et qu'il faut en faire des éditions pirate pour qu'on puisse la lire, parce que je n'ai pas voulu qu'elle reparaisse ; mais elle reparaitra, j'en ai fait à mon éditeur la concession, ne serait-ce que pour que vous voyiez si oui ou non elle avance des choses qu'on puisse contredire. Car enfin qu'est-ce que c'est qu'une thèse si ce n'est pas quelque chose qui s'offre à la contradiction.

Que la contradiction ne soit pas tout ou ne soit pas la clé dernière de la logique, c'est très précisément ce dont en ce dernier siècle on s'est aperçu. Et par là même on voit ce qu'il y a de vacillant, de boitillant dans la remarque de Freud, que l'inconscient ne connaît pas la contradiction : il l'a dit on ne sait pourquoi, parce que déjà à son époque – il a suivi, on le sait, des cours de logique – on s'était très bien aperçu que ce n'est pas du tout la contradiction qui est le tout de la logique ; c'est extrêmement important s'agissant par contre de répondre ou ⁽²⁴¹⁾ de ne pas répondre à une thèse – bref on m'a si peu contredit qu'il a fallu que j'attende dix ans (c'est quelque chose qui dans ma vie aura eu une certaine valeur, ce terme de dix ans, c'est très évidemment parce que le système décimal est le système même de la connerie : au nom de ceci qu'on a dix doigts, on croit qu'il faut compter par dix ; sans doute c'est en comptant sur leurs doigts que les gens ont fini par me comprendre – ça ne m'assure pas que je ne sois pas moi aussi pris dans la connerie) ; mais enfin le fait qu'après dix ans on vienne me dire que ma thèse a servi de principe d'organisation à un asile psychiatrique, pour appeler les choses comme elles se doivent, que ce soit quelqu'un de particulièrement bien qui vienne me le dire, à savoir un de ces républicains espagnols qui pour avoir été chassés de leurs terres ont en général assez bien réussi, je veux dire que l'exil, ça n'est vraiment pas une mauvaise position pour réussir, évidemment il faut savoir réussir à quoi, dans certains cas on réussit dans la délinquance par exemple, mais enfin c'est loin d'être le cas général – je fais allusion aux cas où ça a réussi dans la délinquance parce que j'en connais un bout et que je salue l'excellence des bandits qui se sont produits dans cette diaspora – il n'y a pas que des bandits, bien loin de là ; il y

en a eu d'autres qui peuvent être, tout aussi bien que moi, qualifiés d'hommes de génie, mais c'est aussi une diffamation.

Après vous avoir fait ces confidences, qui sont faites pour vous dire que c'est par la nécessité de cette expérience que vous voyez se concentrer dans cette thèse, c'est par la nécessité de cette expérience et le fait d'un cas que peut-être je n'avais pu discerner que d'avoir été atteint par je ne sais quelle vague marginale de freudisme, que je me suis trouvé aspiré dans ce discours que Freud avait fondé, qui se caractérisait très spécialement à ce moment justement par ce mode d'aspiration qui ne résultait en somme que de ce qu'il ne vivait, ne subsistait, n'existait que dans le plus grand malaise, et que les psychanalystes d'alors, c'étaient des bonnes gens qui filaient doux et dans les coins, et ceci très précisément pour n'avoir aucune espèce d'idée de ce dans quoi ils étaient pris, à savoir dans ce grand vide, dans ce trou que Freud avait produit dans ce monde, dans ce monde où l'on vivait à la fin du 19^{ème} siècle ; et c'est justement d'avoir été, lui, aspiré par je ne sais pas quoi, d'avoir su faire trou, que les psychanalystes étaient là dans le maelström, dans le tourbillon, en train de se débattre comme de beaux diables, c'est le cas de le dire, simplement pour se rattraper quelque part autour du cône d'aspiration. Tout leur était bon comme excuse, car ils ne songeaient qu'à s'excuser. Tout leur était bon ! Je me souviens de ce temps où, parce qu'il était paru une thèse universitaire qui les élevait à cette dignité ⁽²⁴²⁾d'être comparés aux pavloviens, s'ils léchaient les bottes des pavloviens, c'était déjà une accession dans la dignité sociale dont vous ne pouvez même pas imaginer combien ils étaient fiers ! Après la thèse de Dalbiez, puisque c'est celle-là dont je parle, qui n'est pas plus mauvaise qu'une autre, pas plus mauvaise qu'une autre thèse universitaire à notre époque, c'est-à-dire que je ne vous conseille pas de l'acheter, mais je ne vous en empêche pas non plus, achetez toujours tout ce que vous voudrez, simplement c'est une question de mise de fonds, il faut savoir où en est votre budget sur ce sujet – à la pensée que quelqu'un de l'Université, une thèse qui avait reçu la sanction, la bénédiction – vous pouvez faire n'importe quoi comme thèse, vous aurez toujours la mention honorable, c'est une question de mise au point, il faut qu'elle soit bien briquée, simplement ; et pour le briquage, c'est ça que l'Université vous enseigne, c'est comment il faut faire une thèse pour qu'elle puisse être présentée ; dès qu'elle est présentée, elle est reçue naturellement. Bon.

Alors je me suis trouvé aspiré dans le trou freudien. Libre à vous de penser que moi aussi, j'essaie de me retenir à un bord. La logique, c'est un bord. Seulement à la différence de ce que je vous décrivais hier quand je suis intervenu sur la passe, et à propos des rats dans le labyrinthe, ce que je pense, moi, c'est qu'en effet, s'il y a un trou, c'est le trou où nous sommes tous en train de tourbillonner simplement du fait d'habiter le langage. La différence qu'il y a entre l'expérience analytique et l'expérience telle que l'instituent des gens qui font cavalier des rats jusqu'à, comme je l'ai exprimé hier, leur apprendre à apprendre, à mesurer non pas ce qu'ils sont capables d'apprendre tout seuls, mais à mesurer ça au second degré, c'est-à-dire leur faire un appareil grâce à quoi ils deviendront capables d'opérer de cet appareil – et qu'est-ce qui prouve qu'opérer avec cet appareil qu'on leur impose, ce soit quelque chose qui témoigne en quoi que ce soit sur ce qu'ils font quand ils ne sont pas dans l'appareil, en d'autres termes avec quoi ils se dirigent quand il n'y a pas une petite lumière ou un petit signe cabalistique dont il se démontre qu'ils sont capables, mais quand ils sont dans le labyrinthe, de le reconnaître comme signe ?

C'est leurs signes à eux qui nous importeraient, et c'est en ça que tout de même l'aperçu que peut donner un von Frisch sur les signes assurément que se font les abeilles, qui ne sont pourtant pas du langage, mais c'est peut-être tout de même par cette voie qu'on pourrait apercevoir ce qui, dans cette espèce, au niveau des abeilles, est de l'ordre du langage, si elles aussi elles habitent quelque chose ; ça m'étonnerait qu'on y parvienne jamais, ⁽²⁴³⁾mais c'est tout de même, c'est certain, une indication qu'elles se fassent des signes.

Bref, la différence, c'est qu'à moins que vous ne vouliez pas que ce soit un être tout puissant, que ce soit Dieu qui nous ait donné le langage – la chose à la vérité est commode, mais elle n'est pas éclaircie, et ce qu'il y a de plus frappant, c'est que même la religion n'a jamais osé dire ça, à savoir que Dieu ne fait pas cadeau à l'homme d'un langage, il lui donne le souffle de vie ; et puis c'est tout à fait clair que, dans la Genèse tout au moins, c'est l'homme qui invente le langage et en commençant par la dénomination. C'est d'une linguistique si grossière, je dois dire, qu'à soi tout seul ça porte bien le reflet de la connerie ; mais que nous en soyons venus à pouvoir reconnaître qu'il y a une distinction entre l'être vivant et ce qu'il habite au titre du langage, c'est là quand même quelque chose dont il est singulier que nous n'ayons pas trace avant l'émergence du discours scientifique ; encore faut-il remarquer que l'émergence du discours scientifique ne s'est produite qu'en raison de ce que le langage véhicule du nombre ; or que la perception du caractère fondamental, radical de ce que pour les hommes constitue le langage ne se soit faite que loin après cette première inauguration de la reconnaissance que rien de réel n'est communicable en dehors du nombre, que nous en soyons maintenant avec la linguistique à essayer simplement d'étendre cette appréhension scientifique à l'ensemble du langage et de nous apercevoir que tout le langage est chiffre, chiffre au sens où je l'ai énoncé ici du fondement de l'inconscient, à savoir quelque chose qui se déchiffre, c'est quand même un point qui laisse entière cette béance, c'est à savoir que le nombre n'est pas le chiffre, que le réel qui est dans le nombre est d'un autre ordre que ce qu'il en est du chiffre. Mais le chiffre nous permet de cristalliser la puissance du réel à l'intérieur du langage, puisque pour tout ce qu'il en est du nombre, nous en sommes entièrement remis au chiffre, ce qui va même, comme je l'ai fait remarquer, jusqu'à laisser ambigu notre pouvoir de compter, car nous ne comptons qu'avec des chiffres.

Bien. Il se trouve que je peux vous parler comme ça, à un certain niveau, d'un certain ton. C'est bien le phénomène auquel je me serais le moins attendu. En d'autres termes, après ma thèse, j'ai attendu dix ans pour que quelqu'un s'y intéresse vraiment ; et puis ma foi j'ai attendu bien d'autres années pour que les analystes s'intéressent à mes énoncés autrement qu'en les excluant. Il n'en reste pas moins que la situation est celle-ci : si je me retiens à un bord qui est celui de la logique, c'est parce que c'est proprement le bord du trou. Se rattraper comme point d'appui, comme rampe pour ne pas être entraîné dans le tourbillon, ça a ⁽²⁴⁴⁾ toujours été avant moi se rattraper à d'autres discours, se trouver consacré parce qu'on parle de la psychanalyse avec bienveillance là où on n'en a aucune espèce d'idée ; au lieu que ce à quoi je vous ramène, c'est à ceci : c'est qu'il n'y a qu'un bord pour définir le trou dans lequel nous sommes tous aspirés ; ce bord, c'est le langage et c'est entendu, je me retiens bien au bord, mais j'entends par là tenir au bord réel, celui grâce auquel il y a le maelström en question.

Si je peux vous dire tout ça aujourd'hui, comme ça, sur un ton bonhomme, qui bien sûr comporte un petit peu plus de connaissance que ce qui se véhicule là immédiatement, si je peux le faire, c'est bien pour m'apercevoir de ceci que je n'avais pas du tout vu mais que quelqu'un qui est de mes élèves – et on ne peut pas dire qu'il ne le soit pas depuis longtemps – quelqu'un m'a fait remarquer hier soir qu'on retrouvait le système décimal, 20 ans, il a rapproché ce congrès de Montpellier du congrès de Rome ; il a avancé, me semble-t-il, que le congrès de Montpellier, c'est un nouveau départ, un nouveau départ pour l'École, et ça, quant à moi, me rajeunit, pour m'exprimer comme il le disait. Pour moi aussi, bien sûr, ça nous rajeunit en même temps. Il était au congrès de Rome et il pense que le congrès de Montpellier, c'est pour ce qu'il en est de cet effort que j'ai fait, un nouveau départ.

Je tâcherai de vous faire plaisir. Je tâcherai d'être là dans vingt ans encore, pour voir si encore là nous prendrons un nouveau départ.

(Applaudissements)

(La séance est levée à treize heures)